

Discours lors de la remise de l'épée

Monsieur le Premier Ministre,
Monsieur le Ministre,
Mes chers confrères,
Monsieur le Recteur, Chancelier des Universités,
Monsieur le Président de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes,
Madame la Doyenne de la Section des Sciences religieuses,
Monsieur le Doyen honoraire de la Section des Sciences religieuses
Chers collègues et chers amis,
Mesdames, Messieurs,

J'exprime ma reconnaissance envers Sa Majesté Impériale, Farah Pahlavi qui accorde son haut patronage au comité qui s'est formé en vue de m'offrir l'épée que voici. Sa Majesté a bien voulu se souvenir du jeune professeur qui lui fut présenté à Téhéran en octobre 1977 et y reçut les généreuses promesses de sa générosité.

Je remercie Monsieur le Premier Ministre, Dominique de Villepin, pour son aide si précieuse, ses paroles si amicales et pour son infatigable activité au service de ce dialogue des civilisations que nous espérons voir naître. Je remercie Monsieur le ministre Jean-Pierre Chevènement dont j'admire l'action au service de la *Res Publica*. J'exprime ma plus vive gratitude à monsieur le Recteur de l'Académie de Paris, Chancelier des Universités pour son hospitalité, ainsi qu'à monsieur le président de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, monsieur Michel Hochmann, à madame la doyenne de la section des sciences religieuses, ma chère amie Vassa Kontouma et à cet autre grand ami qu'est François de Polignac, le doyen sous l'autorité duquel j'ai eu l'honneur de servir.

Je remercie monsieur le maire de Renno, monsieur Xavier Luciani, qui a conservé le souvenir vivant des miens et m'a apporté les signes d'affection de mes compatriotes.

Je remercie tous ceux qui ont accepté de faire partie du comité de l'épée. Ne pouvant tous les nommer en cet instant, je rassemblerai le témoignage de ma gratitude en celui que j'adresse aux initiateurs de leur bienveillante entreprise : Monsieur Éric Vigne, le président d'honneur du comité de l'épée, monsieur l'ambassadeur Bruno Foucher, monsieur l'Inspecteur général Pascal-Raphaël Ambrogi, madame Marie-Pierre Logelin, monsieur François L'Yvonnet, madame Sima Orsini.

À vous tous, qui me comblez ce soir de votre amitié, je dis merci.

Daniel Rondeau me remet cette épée et ses mots, ses sentiments sont pour moi d'une valeur infinie. Il est celui à qui je peux m'adresser lorsque le sens du siècle échappe à mon entendement, pour le trouver dans les proses superbes de ses romans, dans ses méditations sur les cités emblématiques, dans son

Journal, dans l'histoire entière de sa vie. Qu'il ressuscite *Alexandrie* ou qu'il magnifie *les Vignes de Berlin*, sa terre champenoise, qu'il chante *L'enthousiasme* de notre jeunesse ou qu'il écoute battre les *Tambours du monde*, qu'il démonte les *Mécaniques du chaos* ou qu'il m'entraîne vers son *Boxing-club*, je ne puis faire que je ne le suive en notre *Arrière-pays*. Tout m'emporte vers cette *Littérature, notre ciel*, comme il l'écrit, où je reçois la leçon d'une énergie spirituelle sans défaillance. Daniel, tu me mets *Dans la marche du temps*, toi qui a su en une nuit affréter avions et équipages pour enlever un bon tiers de nos députés jusqu'au centre de Beyrouth et empêcher ainsi l'armée d'invasion syrienne d'y faire son entrée, toi, notre ambassadeur qui as su, depuis Malte, illuminer l'espace méditerranéen d'une espérance de paix et de dialogue autour de notre drapeau, toi qui ne cesse de voir la beauté et l'espérance des amitiés françaises, tu me fais le plus beau présent en me remettant mon épée d'académicien.

Cette épée, en vérité, est le sabre fait pour un officier de marine, sur un modèle de 1853 modifié en 1870. Il fut porté par le Capitaine au Long Cours Charles Antoine Orsini, originaire du village de Canari dans le Cap Corse. Ce brillant officier commanda plusieurs vaisseaux lors de la Grande Guerre avant de contribuer à l'essor de nos messageries maritimes en Indochine. La transformation de ce sabre en épée d'académicien est l'œuvre de l'artisan d'art, M. Olivier Pineau : il a entouré la fusée en corne de buffle d'un fil d'or, émaillé toutes les feuilles d'eau d'un vert intense translucide, en symbole de l'Académie française. Il a simulé, d'une cicatrice en fil de couture vert sur la garniture du fourreau, les blessures et les cicatrices des peuples de l'Orient. Il a gravé à la main, sur la lame, la devise, un vers du grand poète et mystique persan Jalâl al-Dîn Rûmî. La cravate en feutrine verte symbolise l'Académie française. Il a transmué les matières mortes de ce sabre en matières vives et polymorphes par un art consommé.

J'ai choisi pour devise les premiers mots du distique que voici : « *L'Aimé est tout et l'amant est un voile / L'Aimé est vivant et l'amant est un mort* ».

Tel est le leitmotiv de toute la poésie lyrique persane, le thème dominant de la mystique d'amour, sacrée ou profane, l'horizon de toutes les façons de vivre, d'aimer, de ressentir les vibrations du monde supérieur et invisible qui gouverne, dans l'âme iranienne, les contingences du monde visible. On ne pourrait plus simplement résumer la vision du monde constante en l'histoire de l'Iran et ses résonances dans chaque cœur iranien. Le génie de Rûmî l'a fait. C'est la raison pour laquelle j'ai souhaité que le premier vers de ce distique fût gravé sur la lame de l'épée.

À mes parents, je dois une ouverture originale au monde en sa riche diversité. Dans mon enfance, j'ai eu le bonheur de connaître, jusqu'aux drames d'une guerre absurde, la symbiose entre des choses impalpables mais si riches d'échos, les amitiés mêlées de la France et de l'Algérie. Pour un enfant, les problèmes politiques sont invisibles. Sont au premier regard visibles les paysages, les visages, la mer qui ouvre à l'infini la puissance du rêve. Permettez que je pense à cette dame arabe qui veillait sur moi, en Alger, et qui me chantait à l'oreille, en sa langue inconnue de moi, les berceuses qui me rassuraient. Je n'ai jamais vu, de son visage voilé, que ses beaux yeux et son front teinté de kohl, mais j'ai de cette

dame un souvenir impérissable. Si la langue arabe me sembla si familière, lorsque plus tard j'en fis l'étude, je le dois sans doute à son chant et à ses paroles d'antan.

Un premier cercle de souvenirs me porte vers mes parents corses venus depuis des générations de leur montagne jusqu'en Algérie. Sétif, Constantine, Blida et les douars avoisinants ont déposé dans mon âme d'enfant leurs images bienfaitrices. Je revois le bureau de mon père, sur le port d'Alger, mes ascensions dans les ruelles de la Kasbah, les avenues européennes et leurs arcades et les chemins conduisant vers Bab el-Oued, où j'appris à lire et à écrire parmi des camarades tous différents, tous propices à former mon âme à l'esprit d'hospitalité.

Mon père, ce Catalan qui passa le plus clair de sa vie loin de la métropole, me parlait de Jean Jaurès, qu'il avait écouté avec ferveur dans sa lutte contre la loi portant à trois ans le temps du service militaire. Il me contait l'épopée des postes au Tonkin, ses rencontres avec les orientalistes français au Cambodge, sa vie à Madagascar, à la Réunion, ses engagements au service de la Patrie, en 1914, puis en 1941 lorsque, refusant l'armistice, fuyant vers le plus près, il s'engagea dans l'armée sud-africaine pour la durée de la guerre, ce qui le conduisit en Algérie, libérée par les Alliés. Entre l'esprit républicain de mon père et le catholicisme de ma mère, je fis mon éducation française. La rencontre improbable, dans un poste du bled, d'une jeune femme corse et d'un robuste catalan déposé là par les hasards de la guerre m'ont fait naître sans autre identité que celle d'une France ouverte à l'aventure et aux richesses du monde. Un cercle plus concentré me remémore les formations que je reçus en Corse, pendant les étés passés dans la maison construite par mon grand-père dans son village de Renno, où je finis de traduire du persan une œuvre majeure de l'Ismaélisme ou dans le beau village de Campana, non loin du Monte San Petrone, en compagnie de mes proches parents.

Un cercle contient tous ces dons que m'a fait la vie : l'Ecole. Dans les deux sens où j'entends prononcer ce vocable, elle signifie tout à la fois l'institution scolaire et l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, indissociables de ma formation et de l'exercice de mes fonctions. Comme bien d'autres au Lycée Louis-le-Grand, je fis le choix, après le printemps de 1968, de renoncer à l'étude des textes pour connaître la vie de ceux qui travaillent en usine. Cette aventure me lia aux ouvriers du textile dans le Nord, avant de me faire atterrir aux portes d'Usinor, à Grande-Synthe. Lorsqu'elle prit fin par un renoncement collectif que le grand historien Jacques Le Brun assimile à un acte d'abdication, en perdant la souveraineté imaginaire de la jeunesse révolutionnaire, j'ai trouvé dans la Sorbonne un accueil aussi inattendu que diligent. Après des années d'absence, le fils prodigue fut reçu à bras ouverts par des maîtres qui se souciaient peu des contraintes administratives. Pierre Burgelin m'inscrivit vivement en cours d'année et me confia aux soins de Maurice de Gandillac. Cette grande figure de l'université française, aussi bien instruite de Nietzsche, de Benjamin que de la Renaissance européenne et des mystiques flamands me communiqua le goût des néoplatonismes européens. Son collègue Pierre Thillet enseignait Plotin et il savait l'arabe. Il m'orienta vers cette zone un peu grise qui va des penseurs grecs jusqu'aux penseurs de l'islam. Après l'agrégation, il me fallait déterminer un domaine de recherche et je choisis de me jeter

vers les rives de l'Orient musulman sans quitter du regard l'antiquité grecque. Par bonheur, ces directions me préparaient à la rencontre d'Henry Corbin.

Henry Corbin me reçut un soir tout près d'ici, rue de l'Odéon. Il me mit aussitôt à l'aise : « En mai, vous brûliez des voitures et moi j'étais Sohrevardi, c'est la même chose. » Les soirs se succédèrent, après sa conférence du lundi. Depuis l'année 1954, où il avait succédé à Louis Massignon dans la chaire « Islamisme et religions de l'Arabie » Henry Corbin faisait découvrir à ses auditeurs les multiples facettes de l'Islam iranien dans sa dimension ésotérique et mystique. Les thèmes qu'il traitait et les auteurs qu'il expliquait étaient aussitôt l'objet de monumentales publications. Il se réclamait d'un seul maître en philosophie, Etienne Gilson, dont il avait suivi les cours sur Avicenne. Il disait adopter son style d'enseignement. Ses leçons respectaient toujours un rituel précis. Henry Corbin entrait, s'asseyait sans mot dire derrière le massif bureau où il posait le livre en langue arabe ou persane, généralement inconnu et toujours introuvable, puis il lisait le texte original et ses longues et larges pages de notes où la traduction, ligne à ligne, s'accompagnait des commentaires qu'Henry Corbin développait en improvisant. Dans un silence impressionnant, chacun tentait de suivre le fil d'une interprétation requérant une quantité énorme de connaissances linguistiques, philosophiques et religieuses.

Le soir, il parlait de ses amis, Alexandre Koyré, Alexandre Kojève, Martin Heidegger, Nicolas Berdiaev, Julien Cain, Georges Bataille, Raymond Queneau et tant d'autres. Il évoquait le jeune Sartre des années trente. Je découvrais dans sa conversation l'histoire de la pensée entre les deux guerres. Chez Stella et Henry Corbin, je rencontrai Gilbert Durand, Henri-Charles Puech, Mircea Eliade, Emile Cioran, et ceux qui deviendraient de grands amis et compagnons, les jeunes orientalistes et les philosophes qui formaient un cercle ardent autour du maître, parmi lesquels Antoine Faivre, Jean-François Marquet, Jean-Louis Vieillard Baron.

Henry Corbin me fixa de difficiles conditions : il faudrait vingt ans d'études, au minimum, pour espérer aborder les textes arabes et persans fructueusement. Il faudrait m'y vouer sans réserve, non pour le seul bien de l'étude mais pour un effort de transformation spirituelle. Vingt ans après, un certain jour, madame Stella Corbin me dit malicieusement : c'est aujourd'hui l'anniversaire. De quoi ? lui demandai-je. Mais des vingt ans ! Cela fait vingt ans aujourd'hui, vous ne vous souvenez pas ? Un temps, Henry Corbin me demanda d'apprendre aussi l'hébreu et l'araméen et d'étudier auprès de son ami Gershom Scholem, mais il se rendit à mes raisons : j'enseignais la philosophie au lycée Jacques Amyot d'Auxerre et je n'avais pas sa force herculéenne ou le don d'ubiquité. Quoiqu'il en fût, je ne manquai aucune de ses conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. C'est là que je fis véritablement mes études, celles qui décident d'une vie. Je dois tout à cette admirable institution qui a fêté, il y a peu, ses cent cinquante ans d'existence.

J'y fus formé aux études islamiques, pendant dix ans, par Guy Monnot qui enseignait l'exégèse coranique. Parallèlement, je m'instruisis auprès de René Roques des doctrines et méthodes du haut

moyen-âge. Dans sa conférence hebdomadaire, il expliquait Jean Scot Erigène à cinq ou six auditeurs parmi lesquels se trouvait son propre maître, Jean Trouillard. Dans de nombreux entretiens avec Jean Trouillard, j'ai pu me guider dans la lecture de Proclus. Bien plus tard, l'amitié des fondateurs du séminaire platonicien et néoplatonicien, rue d'Ulm, Philippe Hoffmann, Luc Brisson, Pierre Caye m'a permis de joindre à leurs conférences les échos de mes « platoniciens » de langue arabe ou persane.

Tout proche de l'Ecole, l'Institut d'études iraniennes, fondé par Louis Massignon, illustré par les enseignements de Gilbert Lazard et d'Emile Benveniste, était gouverné par Charles-Henri de Fouchécour. Il m'invita à me joindre à son équipe. Il faut se représenter ces trente ou quarante chercheurs, voués à tous les aspects, à toutes les langues du monde iranien, comme un intense et vibrant cénacle. La revue *Studia Iranica*, les enseignements auxquels je fus associé, tout cela faisait de l'iranologie française la première du monde. Charles-Henri de Fouchécour m'ouvrit des horizons nouveaux, ceux de la littérature morale, ceux de la poésie, et il me permit de modifier sensiblement l'intransigeante mais étroite perspective des systèmes philosophiques. Il me fit comprendre qu'en Perse, la philosophie est indissociable de la poésie, des conseils moraux, des multiples formes romanesques de l'expression littéraire, des visions de la nature comme de celles de la peinture. Je souhaite aujourd'hui lui rendre le plus affectueux hommage.

Je rends aussi hommage à mes nombreux amis arabes et iraniens qui m'ont guidé, tel Abdelwahab Meddeb dans les mosquées du Caire, tels Shahrokh Meskoob et Dariush Shayegan dans les grands poètes de la Perse. Enfin, comment oublierai-je l'amitié et l'étroite collaboration de mes amis, dont certains sont présents ici ce soir, au premier chef Mohammad-Ali Amir-Moezzi, Pierre Lory, Daniel De Smet, Constance Arminjon, Dominique Avon. Le Laboratoire d'études des monothéismes, associé à la section des sciences religieuses, m'a permis de nouer de fructueuses amitiés avec les spécialistes du judaïsme, du gnosticisme, des christianismes.

J'ai préféré demeurer dans la stricte voie de la compréhension du phénomène religieux selon la perspective philosophique. Il reste que je crains fort de passer, encore aujourd'hui, pour un agent venu dans l'Ecole renforcer l'inquiétant pôle shi'ite. Il n'en fut rien, même si mes protestations font rire, à bon droit, mes collègues. C'est que la philosophie islamique, que l'Ecole me permit d'enseigner d'abord comme chargé de conférence, de 2000 à 2004, puis comme directeur d'études de 2011 à 2022, s'est pleinement développée dans l'élément de l'islam shi'ite bien après que le monde sunnite l'a en quelque façon laissée dépérir. La philosophie en islam ne se réduit pas à l'époque féconde des grands penseurs médiévaux, elle n'est pas digne d'intérêt pour la seule raison qu'elle ne fut pas inconnue des Docteurs de l'Eglise. Bien après Averroès, les écoles de philosophie se sont développées dans l'islam oriental, singulièrement dans l'islam shi'ite et, plus précisément encore, dans l'islam iranien. Il y a là, comme c'est aussi le cas pour l'islam indien, pour l'islam ottoman, de nombreux domaines qui attendent d'être défrichés. Les différences et les conflits confessionnels ont moins d'importance qu'on ne pense. Les plus grands philosophes de la Perse ont l'esprit large, ils synthétisent les apports de la Grèce, ceux du

soufisme sunnite, ceux des textes sacrés du shî'isme avec une souplesse qu'il ne faut pas sous-estimer. Belle leçon de haute culture pour notre temps belliqueux et simplificateur.

Mon métier fut très longtemps celui du professeur de khâgne. J'ai enseigné la philosophie dans la khâgne du Lycée Lakanal puis, pendant un quart de siècle, dans celle du Lycée Jules-Ferry. La khâgne est une classe unique au monde, la classe de première supérieure, autrefois dite « de rhétorique supérieure » préparant au concours d'entrée à l'École normale. Le professeur y jouit d'une liberté complète. Il a tout le temps d'expliquer, de donner le goût de lire, surtout s'il bénéficie, comme ce fut mon cas, d'un service continu, non parcellaire mais au contraire dévolu à une seule classe, dix heures par semaine. Jamais je n'ai considéré cela comme un travail aliénant, une servitude. Bien au contraire, je remercie aujourd'hui les proviseurs, mes collègues et mes étudiants pour m'avoir aidé à déployer toute la richesse des plus grandes œuvres de la pensée dans l'espace si chargé d'histoire de ces grands lycées. Je me permets de formuler un vœu : puisse la liberté du professeur, inséparable de la liberté de ses étudiants, ne pas être entravée par les considérations inutiles d'une pédagogie étrangère à l'esprit vivant des études. Puisse-t-elle survivre à l'inquiétante épreuve que subit l'Université et aux pressions diverses qui vont dans le sens de sa disparition.

Je ne pense pas que mes étudiants aient jamais su que leur professeur avait, en quelque sorte, deux vies, celle du philosophe, celle de l'orientaliste. En vérité, ces deux vies n'en forment qu'une seule. Une seule quête m'a donné vie, m'a littéralement aidé à vivre et à donner un sens à ma vie, la quête de la vérité. Jamais la philosophie ne m'a semblé une matière comme une autre, une discipline de recherche antique. J'ai toujours cru en sa vérité, non pas nécessairement en la vérité de telle ou telle philosophie, qu'elle fût occidentale ou orientale, mais en la vérité de la philosophie telle qu'elle s'est définie chez les Grecs, quête de la perfection pour l'homme mortel, telle que l'ont reçue les penseurs de l'islam, quête de la proximité des mondes spirituels, telle qu'elle se présente dans les divers types d'humanité qui l'incarnent, forme multiple mais toujours fidèle à la sagesse et à l'arrachement hors des servitudes de ce monde.

Merci.

Christian Jambet